

Préface

« *La narration brute des événements est quelque chose de séduisant mais d'inutile, et le commerce de l'histoire ne devient fructueux que si l'on y joint l'étude des causes.* »

(POLYBE, II^e s. av. J.-C.)

Résumer l'état présent des travaux sur le XVII^e siècle et ses chefs-d'œuvre, en y insérant diverses recherches personnelles ¹; restituer l'évolution chronologique ²; replacer l'histoire littéraire dans l'histoire générale; définir chaque moment; expliquer l'évolution des thèmes, genres, structures et styles non seulement par un jeu d'influences et de réactions à chacun de ces niveaux, mais par les conditions de la pratique littéraire et surtout par sa fonction dans la problématique psychique de sujets historiques. Voilà ce que j'ai voulu faire, sans y parvenir tout à fait.

Le XVII^e siècle, la littérature ³, l'auteur de *Phèdre* (distinct du Jean Racine physique), Rodrigue, ne sont pas des réalités empiriques qu'il suffirait de décrire. Ces objets n'existent que par la pensée qui les construit à partir de ses présupposés. Je me suis efforcé de connaître, de critiquer, de justifier au besoin ceux qui ont présidé aux découpages, sélections, rapprochements et appréciations d'où résulte cet objet fictif que j'appelle le XVII^e siècle, différent de celui d'un économiste, d'un sociologue, d'un historien des religions.

1. Sur la périodisation, les conditions et fonctions de la pratique littéraire, l'évolution psychique et celle des mots clés; sur le baroque, Corneille et ses rivaux, le classicisme, La Fontaine, Racine, Mme de La Fayette.

2. Quitte à multiplier les dates; j'en donne souvent deux pour les pièces de théâtre: celle de la première représentation précède celle de la publication. Les dates comprenant le quantième et le mois désignent les extraits de lettres et de sermons.

3. À l'époque, cet objet n'est pas encore précisément défini; le mot *littérature* signifie: culture éru-

Est-il sérieux de croire que l'histoire se découpe d'elle-même en tranches homogènes de cent ans ? Si le Christ était né cinquante ans plus tôt ou plus tard, Corneille et Racine ne seraient pas du même siècle : notre vision des « mêmes choses » en serait toute différente. Y a-t-il un XVII^e ? Pour certains, les coupures qui le délimiteraient sont moins importantes que celle qui le divise en deux, vers 1650. Il me semble que pour l'histoire littéraire, de Malherbe à Boileau, la continuité est plus nette que les incontestables changements. La grande poésie baroque est antérieure à 1592. *L'Astrée* hésite à l'aube du siècle, mais ses perspectives, sa psychologie, sa langue sont plus proches de Racine et de *La Princesse de Clèves* que de Rabelais ou Montaigne.

Dans la longue transition entre deux systèmes économiques sociaux, politiques, idéologiques et culturels — le féodalisme et le capitalisme —, le XVII^e siècle est un moment de stabilisation, de réaction superstructurelle entre l'élan des Grandes Découvertes, du capitalisme commercial, de la Renaissance, de la Réforme, et la reprise décisive de cet élan au siècle des Lumières et de la Révolution. Il est marqué par « les hésitations de la croissance⁴ ». À mi-chemin entre une Espagne qui stagne dans le féodalisme et une Angleterre, une Hollande où triomphe le libéralisme, ce moment d'équilibre se prolonge en France, la réussite superstructurelle masquant, sublimant la crise ; d'où cet îlot de classicisme dans une Europe baroque. Notre XVII^e est caractérisé par une vigoureuse discipline (nécessaire pour surmonter les contradictions), par l'absolutisme (parce qu'il n'y a plus de pouvoir social organique, expression de la nette domination d'une classe), par le théâtre, expression d'antagonismes fondamentaux, et même dans sa deuxième moitié par le tragique : entre un système qui ne fonctionne plus et un autre qui ne fonctionne pas encore, l'être a perdu sa cohérence. La Rochefoucauld démolit toutes les valeurs traditionnelles ; Phèdre, Mme de Clèves et l'homme pascalien ne peuvent résister à des passions qui les mènent au gouffre.

L'on ne peut définir tout un siècle d'un seul mot. Celui qui conviendrait ici le moins mal, à condition d'en exploiter toutes les possibilités, est celui de **centralisme**. Les peuples se rassemblent en nations, entre des frontières et autour de capitales. Le pouvoir se concentre aux mains d'États⁵ absolus⁶, nécessaires pour équiper en infrastructures un espace où se multiplient les échanges, pour le défendre par une armée et une marine de plus en plus coûteuses, pour administrer, centraliser et redistribuer la plus-value,

4. Titre du t. II (1580-1730) de *l'Histoire économique et sociale du monde*, dir. P. Léon, Colin, 1978.

5. L'appareil d'État, disparu à la chute de l'Empire romain (V^e s.), provisoirement reconstruit aux XII^e-XIII^e siècles, réapparaît au XVI^e, et c'est après 1550 que se répand le sens moderne de ce mot.

6. Jansénisme et mysticisme font problème parce qu'ils opposent au pouvoir deux autres centres : Dieu et la conscience.

et pour arbitrer, notamment en France, la concurrence entre l'ancienne et la future classe dominante, la noblesse et la bourgeoisie*.

Ainsi le XVII^e siècle est à la fois **centraliste** et **centriste**. Le centr(al)isme s'impose progressivement. Le rationalisme devient le pouvoir d'une vérité commune, moyenne, vraisemblable. La raison, qui tend à dominer la vie psychique, est à la fois un principe central et le juste équilibre des conflits⁷; face aux langues régionales et au latin international, le français de Paris s'affirme comme langue du pouvoir central et d'une juste moyenne; en réaction aux premiers développements de l'égoïsme l'homme du juste milieu devient un modèle sous le nom d'*honnête homme*. Dans la vie littéraire, ce centralisme se marque par une évolution — parfaite après 1660, mais ruinée dès 1682 — vers une concentration à Paris⁸, une subordination au pouvoir, aux doctes, aux académies, aux règles; des œuvres contrôlées par la raison, centrées sur l'homme, à l'exclusion de la nature et de Dieu, sur l'homme en général plutôt que sur des individualités originales, sur l'être psychique, à l'exclusion du corps et de l'âme; des œuvres autotéliques, caractérisées par des structures closes, soumises aux unités.

Je distingue cinq périodes: le temps des élans en tous sens, où domine une littérature lyrique (1598-1606 à 1624-1628); celui des affrontements, caractérisé par une littérature héroïco-dramatique et une première discipline (1628-1642); une décompression où l'inflation va du burlesque au romanesque et à la préciosité (1643-1659); la sublimation classique, qui ne s'affirme qu'après 1666 et s'arrête en 1678; enfin, une transition critique entre XVII^e et XVIII^e. Je la rattache au siècle qui s'achève: bien que le centralisme, replié sur lui-même (Versailles, le dogmatisme, la dévotion, la Révocation), perde prise, l'appareil louisquatorzien paraît alors à son sommet; dès 1682-1686, Bayle et Fontenelle amorcent le temps des philosophes; mais Boileau, Bossuet, Racine sont encore là; La Bruyère est critique, mais passéiste, de même que Fénelon; le silence de Fontenelle leur permet de dominer les années 1690. Par une belle coïncidence, les nouveautés de cette décennie, *Télémaque* et le quietisme, rappellent *L'Astrée* et les mystiques de 1600.

Cette périodisation conduit à répartir l'œuvre de Boileau ou Bossuet en trois chapitres, celle de Corneille en cinq: c'est nécessaire pour restituer la complexité des époques et replacer les œuvres dans leur contexte. Mais la disposition de l'ouvrage permet aussi une lecture hori-

7. La catégorie du **raisonnable**, étrangère à la pensée espagnole et italienne, est essentielle dans la France du XVII^e.

8. Marot, Rabelais, Du Bellay, Montaigne vont en Italie; Malherbe parcourt le triangle Caen-Aix-Paris; Corneille se contente de l'axe Rouen-Paris; Racine ou La Fontaine ne s'enfoncent en province qu'une seule fois, par nécessité; Montesquieu, Voltaire, Diderot parcourent les routes d'Europe.

zontale : évolution de la société, des idées, de la religion, du psychisme, de l'amour, de tel genre, de tel auteur. L'index y aidera.

Pour corroborer mes hypothèses par des témoignages, et surtout par goût des textes, je cite abondamment les auteurs, leurs contemporains, leurs exégètes⁹ : il s'agit bien d'une histoire **littéraire** et elle est largement redevable à mes prédécesseurs. « Il serait à désirer qu'on ne considérât les premières éditions des livres que comme des essais informes que ceux qui en sont auteurs proposent aux personnes de lettres pour en apprendre leurs sentiments » (Nicole, 1664). Je compte sur les critiques et suggestions des lecteurs.

9. Les citations d'époque sont datées, dans la mesure du possible. Pour distinguer les exégètes du XIX^e ou du XX^e s., j'indique l'initiale de leur prénom.